

tation d'une croix protectrice de la paroisse, ne se fait pas avec une pompe majestueuse, que tous sans exception cherchent à relever encore par leur concours personnel? Est-ce que nos frères dissidents eux-mêmes, qui s'étaient autrefois séparés du signe de la Croix, ne le replacent pas toujours maintenant au frontispice de leurs temples? Que dis-je? Est-ce que la France ne va pas la replanter partout où elle a été arrachée, profanée, menacée?

Il est bien vrai que nos soldats ne portent plus, comme au temps de Pierre l'Ermite ou de saint Bernard, la croix tracée sur leur uniforme; mais qu'importe si, en fait, la France est toujours la patrie des Croisés.

Qu'a-t-elle donc fait en Afrique il y a trente-trois ans, notre chère patrie, sinon rétablir la Croix de Jésus-Christ sur de vastes contrées d'où elle était proscrite depuis douze siècles?

Qu'a-t-elle fait tout récemment au mont Liban, sinon défendre et purifier la Croix, noyée dans le sang des chrétiens par le fanatisme et la barbarie?

Qu'a-t-elle fait en Chine et dans les royaumes qui en dépendent, sinon venger la Croix outragée dans la personne de ses prédicateurs et la relever triomphante dans la capitale du plus peuplé empire du monde?

Que vient-elle de faire au Mexique, sinon désarmer un implacable ennemi de la Croix, et rendre la paix à un peuple qui l'adore en esprit et en vérité?

Voilà ce qui vient de se faire aux applaudissements du monde civilisé, parce que voilà les sentiments intimes de ce siècle si tourmenté d'ailleurs, voilà ses hautes et vraies aspirations, malgré le matérialisme qui l'opprime et les idées extravagantes qui tendent à l'égarer.

Voilà comment Dieu instruit les peuples par des démonstrations solennelles et les dirige par de mystérieuses influences.

Non, non, ce ne sont pas quelques brochures hasardées qui ralentiront ces religieux élans, ni quelques froides critiques qui éteindront ce feu divin.

2<sup>o</sup> Cependant les hommages rendus à la Croix sont surpassés encore par ceux que l'on rend à la très-sainte Eucharistie, et c'est une nouvelle preuve de la foi en la divinité de Notre-Seigneur.

Plus on étudie sérieusement les institutions chrétiennes, plus on voit jusqu'à l'évidence qu'elles n'ont pas pu être l'ouvrage des hommes.

Nous disions que c'était déjà une folie de vouloir faire adorer la Croix; mais, humainement parlant, c'était une folie plus téméraire encore de vouloir faire adorer l'Eucharistie.

Supposons que l'Eglise, au lieu d'être une société divinement établie, ne fût dans sa partie enseignante qu'une réunion de sectaires cherchant à se faire des partisans, aurait-elle imaginé un dogme semblable qui par lui-même serait de nature à les éloigner tous?

Et lorsque, dans le cours des siècles, des hommes que le monde pouvait regarder comme des sages, (1) proposèrent d'aplanir les difficultés de ce dogme, en enseignant que l'Eucharistie renferme, non pas le vrai corps de Jésus-Christ, mais seulement sa figure, l'Eglise, au risque de perdre une multitude énorme de ses enfants, eut-elle continué invariablement à dire, à soutenir, à enseigner comme une obligation de foi, qu'après

la consécration, ce pain qui nous apparaît encore n'est cependant plus, et que, sous son apparence, c'est le corps, l'âme et la divinité du Verbe fait chair? Ces décisions-là même, humainement si peu admissibles, ne prouvent-elles pas que les hommes qui composent l'Eglise enseignante ne sont pas libres dans leur enseignement, qu'ils sont dominés et dirigés par une puissance bien supérieure à eux; que leur parole, ainsi que le disait l'Apôtre, n'est pas leur parole, mais la parole de Celui qui les a institués (1), et qui leur a dit: Qui vous écoute m'écoute (2)!

Aussi n'a-t-on pas de peine à croire au Verbe de Dieu fait homme, quand on croit fermement au Fils de Dieu se faisant notre nourriture.

Eh bien, sous ce dernier rapport, que se passe-t-il de nos jours?

Le premier acte de foi à la sainte Eucharistie, c'est la Messe, puisque c'est là que s'opère le mystère de la transsubstantiation.

Mais la Messe, est-ce qu'elle est abolie? Est-ce qu'elle n'est pas toujours regardée comme le grand acte de la Religion par ceux même qui n'y assistent pas assez? Est-ce que toutes les familles ne font pas célébrer des Messes et pour leurs membres vivants et sur tout pour leurs défunts? Est-ce que tous les jours il n'y a pas ou par donation, ou par testament, des fondations de Messes? Est-ce que, pour faciliter aux peuples l'assistance à la Messe aux jours de fêtes, les administrations publiques ne s'imposent pas des sacrifices de toutes sortes, notamment par ces restaurations, ces agrandissements, ces reconstructions d'églises, pour lesquels le zèle et la générosité vont toujours croissant? Qu'est-ce donc que tout cela, sinon autant de professions de foi catholiques?

Un autre témoignage de cette même croyance en la sainte Eucharistie, c'est la communion. Eh bien, est-ce qu'elle est supprimée? Est-ce que la première communion des enfants n'est pas toujours, dans toutes les familles, un objet de pieuse sollicitude, un jour de sainte joie, et surtout une action de première nécessité? Est-ce que le viatique, sorti de l'autel eucharistique, n'est pas toujours pour nos malades la plus efficace consolation et le seul vrai gage des espérances éternelles?

Entre ces deux extrémités de la vie, parmi les fidèles adultes, les communions ne sont-elles pas aujourd'hui plus fréquentes qu'elles ne l'ont jamais été depuis les premiers siècles de l'Eglise; et, chaque année, la communion pascale ne présente-t-elle pas, surtout dans nos grandes villes, et surtout dans notre capitale, la plus magnifique démonstration de foi?

Que d'autres preuves nous avons encore de ces saintes et consolantes dispositions des esprits! Que d'œuvres volontaires sont venues depuis cinquante ans s'ajouter aux pratiques d'obligation pour former autour de la divine Eucharistie comme une efflorescence radieuse et embaumée de bénédiction et d'amour!

Œuvre de l'adoration perpétuelle qui maintient à toutes les heures du jour quelques fidèles à genoux devant le Très-Saint Sacrement, soit dans les diverses églises du même diocèse, soit dans le sanctuaire de la

(1) Quoniam cum accepissetis a nobis verbum au dictus Dei accepissetis illud, non ut verbum hominum, sed (sicut est vere) verbum Dei (1 Thess. II, 13).

(2) Qui vos audit me audit (Luc. x, 16).

(1) Bérenger, au onzième siècle; Calvin au seizième,